

Denis Grozdanovitch

L'art difficile de ne presque rien faire



folio

sempé.

Denis Grozdanovitch

L'art difficile
de ne presque
rien faire

Préface de Simon Leys

Denoël

Denis Grozdanovitch a longtemps mené une double vie d'érudit et de sportif professionnel. Il partage aujourd'hui sa vie entre Paris et la Nièvre. En 2002, il publie *Petit traité de désinvolture* qui obtient le prix de la Société des gens de lettres et devient un livre culte. Il est également l'auteur de *Rêveurs et nageurs*, prix des Librairies Initiales 2005, de *Brefs aperçus sur l'éternel féminin*, prix Alexandre Vialatte 2006 et de *De l'art de prendre la balle au bond*.

*« La méthode authentique consiste à ne rien faire de spécial
pour faire du feu
le vent m'apporte
assez de feuilles mortes. »*

TAO HSIN (579-651)

PRÉFACE

« *J'ai tellement besoin de temps pour ne rien faire, qu'il ne m'en reste plus pour travailler.* »

PIERRE REVERDY

Quand Saint-Pol-Roux se retirait pour dormir, il accrochait à la porte de sa chambre à coucher un écriteau portant l'avertissement *Poète au travail*. Denis Grozdanovitch serait en droit de suspendre une inscription semblable au hamac dans lequel il fait ses fécondes siestes.

À ce propos, songez un peu : pourquoi les poètes aiment-ils tous les chats ?

Les chats passent le plus clair de leur temps à dormir, et leur sommeil est principalement employé à *rêver* (la chose a été très scientifiquement mesurée en laboratoire, avec des électrodes). Ceci explique pourquoi — à la différence (par exemple) des lapins ou des cochons d'Inde, lesquels, ne pouvant jamais fermer l'œil plus de trois minutes d'affilée, sont de lamentables névrosés en proie à une tremblote chronique —

les chats jouissent d'un formidable équilibre : ils retombent toujours sur leurs pattes ; gracieux au repos, foudroyants à la chasse, leurs réflexes sont d'une rapidité et d'une précision infaillibles. D'une certaine manière, ce double talent qu'ils ont et pour la contemplation et pour l'action les rapproche non seulement des poètes mais aussi des champions de tennis. (Notez que j'ai trouvé cette information sur la psychophysiologie des félins domestiques dans un volume des carnets de Claude Roy — le poète et l'ami sous l'égide duquel Denis Grozdanovitch et moi avons développé notre amitié épistolaire : il m'a donc paru tout à fait approprié d'évoquer ici cette mémoire qui nous est chère à tous deux.)

Nous vivons une époque barbare. La dégradation du langage nous en donne une triste illustration. Voyez, par exemple, comment dans l'usage contemporain les notions de « vacances » et de « loisirs » — synonymes à l'origine de pur vide et de liberté — ont fini par désigner une forme d'activité particulièrement luguubre, et font même l'objet d'une *industrie* spécialisée. Les écrits de Grozdanovitch fournissent un réjouissant antidote contre ces perversions-là, et ils s'inscrivent d'ailleurs dans une remarquable tradition. Il y a déjà plus d'un siècle, dans son *Éloge des oisifs*, Robert Louis Stevenson attribuait l'activisme frénétique des « gens occupés » à une carence de vitalité : « Ce sont des morts-vivants qui n'ont conscience d'exister que dans la mesure où ils remplissent quelque

misérable emploi professionnel. » En revanche, seuls les « oisifs » savent s'abandonner aux stimulations du hasard ; ils prennent plaisir à exercer gratuitement leurs facultés, tandis que les « gens occupés » sont sans curiosité, car ils sont incapables de paresse : « Leur nature n'est pas assez généreuse pour cela. »

Plus près de nous, Alexandre Vialatte observait de façon semblable que c'est le « temps perdu » qui, en fin de compte, fut le mieux employé : « Un grand professeur de Normale disait à ses élèves “lisez, mais lisez au hasard, lisez sans nul programme. C'est le seul moyen de féconder l'esprit.” On ne peut savoir qu'après coup si le temps fut perdu ou gagné. Sans le temps perdu, qu'est-ce qui existerait ? La pomme de Newton est fille du temps perdu. C'est le temps perdu qui invente, qui crée. Et il y a deux littératures : celle du temps perdu, qui a donné Don Quichotte, et celle du temps utilisé, qui a donné Ponson du Terrail. Celle du temps perdu est la bonne. Le temps perdu se retrouve toujours cent ans après. »

Grozdanovitch est, je crois, le meilleur élève qu'ait jamais eu ce grand professeur imaginaire, inventé par Vialatte. L'éventail — riche et surprenant — de ses lectures (et l'usage savoureux qu'il en fait) l'atteste à profusion. Ici je n'ai guère proposé qu'une petite glose sur un seul thème — celui que suggérait le titre de son livre — mais le recueil lui-même couvre en fait un registre de sujets prodigieusement varié. Un seul fil relie tous ces essais, et c'est le désir

de piéger la poésie de l'instant présent, de « provoquer au moins une fois par jour un moment de furtive éternité ».

Aussi la lecture d'un tel livre est-elle comme un voyage plein de découvertes et d'imprévu. Mais ne demandez pas à l'auteur où il veut en venir : il vous rappellera avec raison que le vrai voyageur voyage pour la joie du chemin — et non pas pour arriver quelque part. Et sur ce point, comme il convoque lui-même souvent (à bon escient) les penseurs et les poètes chinois, on ne trouvera pas incongru que j'invoque à mon tour l'exemple fameux d'un lettré excentrique des Six Dynasties, Wang Hui-chih. L'histoire est tirée d'un recueil du v^e siècle, *Nouvelles anecdotes et propos du siècle*, chapitre XXIII, « Désinvolture et non-conformisme » : un soir, après une soudaine chute de neige, découvrant à sa fenêtre l'éblouissante blancheur de la campagne nocturne, Wang décida sur-le-champ de prendre un petit bateau pour aller voir son ami Tai qui habitait à quelque distance, au bord du canal. Après une nuit d'extase passée à naviguer sous la lune entre deux berges enneigées, quand il arriva finalement au but, au lieu de mettre pied à terre et de frapper à la porte de son ami, il donna l'ordre au batelier de rebrousser chemin. Comme le batelier s'étonnait de ce revirement, Wang répondit : « Je suis venu ici poussé par une inspiration. Maintenant que cette inspiration est rassasiée, je peux m'en retourner. Pourquoi réveiller Tai ? »

SIMON LEYS

Presque rien
en guise d'avant-propos

Pendant à peu près deux ans, du temps de ma jeunesse, je suis allé à la Sorbonne pour écouter le cours de philosophie de Vladimir Jankélévitch. Ce qui me fascinait chez lui, était ce je-ne-sais-quoi et ce presque-rien¹ de ses discours magistraux qui faisaient que, tout en ne cessant de refréner le rire qui me gagnait de façon incoercible, il m'était impossible de déterminer si cet effet était intentionnel ou non, s'il parlait sérieusement ou se parodiait sans cesse lui-même avec un sens transcendant de l'humour. La merveille était cet équilibre funambulesque entre la délicatesse d'une pensée très subtile, scintillant sur la fine pointe du présent, et sa perpétuelle négation dans le commentaire (souvent plus ou moins précipité) qui allait suivre, comme si l'avancée de quelque proposition que ce fût dû être instantanément corrigée par l'hypothèse sarcastique contraire. Pensée hautement para-

1. Vladimir Jankélévitch, *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*, Paris, PUF, 1957.

doxale, supérieurement humoristique et non dogmatique, dont le « chic » inimitable était de paraître — à travers un exercice d'auto-ironie presque compulsif — en permanente rupture avec elle-même.

Par la suite, j'ai réalisé qu'à l'instar de celle des plus grands clowns, cette faculté participait d'une tactique plus ou moins inconsciente consistant à ne « presque rien faire » de plus que de savoir s'abandonner, en toute humilité, au comique verbal involontaire dont il avait hérité. D'ailleurs, comme chacun sait, ce sont rarement ceux qui font profession de nous faire rire ou de nous émerveiller qui y parviennent le mieux.

Tirés pour partie d'articles ou d'essais parus dans des revues ou encore sur le blog que je tiens sur le site du journal *Libération* — et tous très considérablement remaniés¹ — les quelques textes proposés ici aimeraient se recommander de cette tactique du « presque rien » involontaire et décisif, tant au niveau des détails révélateurs (sans lesquels aucune tentative littéraire n'a d'impact à mes yeux) qu'au plan plus général des idées parfois un peu combattives que je n'ai pu m'empêcher de soutenir — ce à quoi je me suis parfois laissé aller, précisons-le, dans le seul but « essentiel de participer », répondant ainsi (à une époque de ma vie où je dois restreindre mes ébats au sein de la fraternelle compétition sportive amateur) au

1. Sans compter un certain nombre d'inédits.

vœu du cher baron de Coubertin. Participer en l'occurrence à l'effervescence d'un monde en marche dont l'allure est certes devenue nettement trop rapide pour moi, mais dont je ne désespère pas de continuer encore un peu (fatalement à la traîne, essoufflé et incompréhensif, mais, comme l'a si justement déclaré Michel Audiard : « Ce n'est pas parce qu'on n'a [presque] rien à dire qu'il faut fermer sa gueule ! ») à suivre l'évolution, y allant de maints commentaires dont vous serez inévitablement amenés à constater — si toutefois vous avez la patience de lire ce recueil jusqu'au bout — la pertinente et déconcertante sagacité.

J'espère que le lecteur saura donc replacer mes humeurs et mes éventuelles intempérances pugnaces dans la trame plus générale de ce jeu captivant que demeure pour nous la vie turbulente, contradictoire et fascinante, tant que nous conservons le privilège de nous exprimer encore de façon à peu près intelligible — juste avant que de sombrer dans l'inéluctable psittacisme sénile et de vérifier par l'absurde le bien-fondé de l'antique mise en garde du poète latin Horace (cité par Montaigne) : ne te prends donc point trop au sérieux puisque, beaucoup plus vite que tu ne pourrais le subodorer, « la jeunesse en riant va te pousser dehors »...

*Sommes-nous plus heureux
que nous ne le croyons ?*

Nous étions en août, mon père m'éveillait avant le jour et, après avoir rassemblé nos attirails de pêche et calé dans nos sacs les ustensiles et ingrédients nécessaires au pique-nique, nos cannes à la main, nous traversions le village endormi dans les brumes du petit matin annonciatrices de la lourde chaleur de midi. Nous allions directement frapper à la porte arrière de la boulangerie où le boulanger en maillot de corps, perpétuellement harassé mais d'une affabilité jamais démentie, nous laissait pénétrer dans son antre à l'odeur de pain chaud. Maniant la palette en bois de ses bras maigres, il sortait du four les croissants brûlants au fumet — dans mon lointain souvenir de douze ans — tout bonnement céleste !

Mon père bavardait une ou deux minutes avec lui, le temps que les croissants refroidissent, et nous repartions dans l'aube naissante, le long du chemin entre canal et rivière, savourant en silence ces croustillants et fondants prodiges qui me semblaient comme la concentra-

tion gustative, sur ma langue, des lueurs rosées et bleuâtres du jour d'été se levant sur la campagne — elle-même paraissant s'extirper avec effort d'un très ancien songe de paisible bonheur végétatif.

Nous franchissions plusieurs barrières de barbelés que nous refermions soigneusement derrière nous, longions un ou deux troupeaux de vaches hébétées devant notre apparition si matinale, pour parvenir enfin au coin de pêche favori de mon père.

Nous déballions notre fournement : hameçons, plombs et fil de rechange, sondes, vivier, épuisette, dégorgeoir, ciseaux et couteaux, etc. Puis, installant nos pliants sur la berge et après avoir dûment amorcé à la pâte de chènevis ou au blé cuit, et accroché à l'hameçon nos vers de fumier ou nos asticots, nous lancions nos lignes dans le courant alenti de cette anse calme. Alors, sans parler, sous le balancement des ramures des saules et des aulnes, nous commençons notre longue rêverie éveillée dont le dérisoire mais fascinant *mandala* n'était autre que cet imperturbable — transcendantal — bouchon de liège peinturluré, dont seuls les moindres frémissements nous reliaient soudain de nouveau à la réalité immédiate. Il s'agissait alors, en l'espace de quelques dixièmes de seconde, de distinguer les petits coups vifs de la vraie touche de ceux, plus mous, de la maudite « touche de fond » — laquelle se compliquait néanmoins d'une subtile interprétation dans la mesure où certains gros indolents (tels les che-

vennes et les tanches) pouvaient également se signaler par cette même lente tirade prolongée.

Enfin vers midi (nous réservions les grosses prises — à vider et à étêter — pour le repas du soir), nous avons généralement pris assez de menu fretin pour la friture et mon père commençait alors à s'organiser : sortant la poêle à manche démontable et la petite fiole d'huile de son sac, assemblant proprement les pierres du foyer, tirant de la rivière la bouteille de cidre qu'il y avait mise à rafraîchir. J'avais pour tâche, pendant ce temps-là, de collecter le petit bois pour le feu. Mon père craquait ensuite une allumette puis laissait se former la braise sur laquelle il venait placer la poêle et son fond d'huile et y jetait alevins, goujons et ablettes ne dépassant pas la taille d'une frite ordinaire ; il ajoutait enfin (sortis de son sac) les tomates, les oignons, le sel et le poivre, plus quelques herbes, et, quand le tout était arrivé à point, grignotant un peu de pain et de fromage en accompagnement, buvant quelques gorgées de cidre frais, nous croquions à belles dents dans cette croustillante friture dont la saveur est demeurée pour moi jusqu'à ce jour inégalée !

Je me souviens tout particulièrement que ce repas frugal mais exquis — dont, avec l'expérience, l'avant-goût me venait sur la langue au moment où je voyais ma prise frétiller au bout de ma ligne — se mêlait dans mon esprit à la matière même de l'eau paresseuse et lente qui venait frôler doucement la berge à nos pieds et sur laquelle nos regards demeuraient rivés, tan-

dis que nous dégustions, sous les arbres, ces pique-niques confectionnés par mon père. Déjà, malgré mon âge enfantin, je comprenais que c'était sa façon à lui de m'instiller le goût du vrai luxe, des vrais délices sur cette terre et de me montrer qu'ils pouvaient s'obtenir à partir des éléments les plus simples.

Je me souviens qu'une fois pourtant, lui qui prétendait ne pas aimer les phrases, ne put s'empêcher de parfaire son enseignement d'une déclaration dont le ton un peu solennel ne faisait que masquer son soudain enthousiasme de grand pudique. Il me dit, et cela m'est demeuré gravé dans l'esprit :

— Vois-tu, fiston, nous sommes la plupart du temps bien plus heureux que nous ne le croyons !

*L'art difficile
de ne presque rien faire*

*« Pose-toi la question, être ministre à la cour,
comment le comparer à être un immortel dans la forêt ?
Un pichet de vin, un fourneau pour l'élixir
le bonheur d'écouter le vent dans les pins
et en pleine journée de s'endormir. »*

CHANG LING WEN

J'étais paisiblement assoupi dans mon hamac au fond du jardin de la baronne Monti, en Toscane, bercé par les innombrables chants entrecroisés des oiseaux, essayant de chaparder quelques instants de délicieuse farniente au devoir qui m'était fait — dans cette résidence d'écrivains — de rédiger un nouveau texte *décisif*, lorsque je fus soudain tiré du sommeil par l'un des volatiles qui poussait le goût de la mauvaise plaisanterie jusqu'à imiter la sonnerie du téléphone... juste avant de prendre conscience qu'il s'agissait de mon portable que j'avais oublié de fermer !

C'était un magazine qui me proposait d'écrire un article sur la paresse...

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Denoël

L'ART DIFFICILE DE NE PRESQUE RIEN FAIRE (Folio
n° 5112)

Chez d'autres éditeurs

PETIT TRAITÉ DE DÉINVOLTURE, José Corti, 2002

RÊVEURS ET NAGEURS, José Corti, 2005

BREFS APERÇUS SUR L'ÉTERNEL FÉMININ, Robert Laf-
font, 2006

DE L'ART DE PRENDRE LA BALLE AU BOND : PRÉCIS
DE MÉCANIQUE GESTUELLE ET SPIRITUELLE, Jean-
Claude Lattès, 2007

LA FACULTÉ DES CHOSES, Le Castor Astral, 2008

LE PETIT GROZDA, LES MERVEILLES OUBLIÉES DU
LITTRÉ, Points Seuil, 2008

MINUSCULES EXTASES, NiL, 2009

Denis Grozdanovitch

L'art difficile
de ne presque rien faire



L'art difficile de ne presque rien faire Denis Grozdanovitch

Couverture : Illustration © 2009, Sempé et
Éditions Denoël.

Cette édition électronique du livre
L'art difficile de ne presque rien faire de Denis Grozdanovitch
a été réalisée le 18 février 2015
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070437771 - Numéro d'édition : 252044).

Code Sodis : N41990 – ISBN : 9782072399787

Numéro d'édition : 228512.